

## Floriège autochtone

Luc Chaput

Numéro 256, septembre–octobre 2008

Documentaire et communauté au Québec

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/45107ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

### ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer cet article

Chaput, L. (2008). Floriège autochtone. *Séquences*, (256), 30–31.

## FLORILÈGE AUTOCHTONE

Le premier film tourné au Québec et dont il existe encore une copie serait *Danse indienne*, d'une durée de 48 secondes, tourné en septembre 1898 par l'opérateur de la compagnie Lumière Gabriel Veyre à Caughnawaga, aujourd'hui Kahnawake au sud-ouest de Montréal. Si le cinéma de voyage, ethnographique ou documentaire en général, a fait ses beaux jours de la rencontre des peuples premiers — l'on n'a qu'à penser à *Nanook of the North* de Robert Flaherty —, depuis des artistes de ces populations autochtones ont pris la caméra pour témoigner directement de leurs communautés respectives.

LUC CHAPUT

En 1997, le festival Présence autochtone à Montréal recevait le réalisateur bolivien Jorge Sanjines pour une rétrospective de ses œuvres. D'origine amérindienne par sa mère, le cinéaste avait porté déjà un grand coup par son premier long métrage, *Ukamau*, primé à Locarno. Dans des œuvres comme *Yawar Malku* et *Fuera de aqui*, la langue quechua devient une partie primordiale du discours; leur filmage en cercles concentriques met l'accent sur le sens communautaire des discussions et décisions. Ces films sont des fictions extrêmement bien documentées. Ainsi, *Yawar Malku / Le Sang du condor* a obligé le Peace Corps américain à changer certaines pratiques.



Ntesi nana shepen

Dans le Pacifique, en Australie et en Nouvelle-Zélande, des cinéastes autochtones ont aussi conquis leurs galons, que ce soit l'Australien Ivan Sen, dont le film *Beneath Clouds* gagna le prix de la première œuvre au festival de Berlin 2002, ou Merata Mita, artiste maorie néo-zélandaise. Tout d'abord actrice dans le film *Utu* de son mari Geoff Murphy — film dont le retentissement public fut aussi fort que celui de *The Chant of Jimmy Blacksmith* de Fred Schepisi pour les Australiens, car il décrivait lui aussi des faits historiques qu'on aurait voulu oublier —, elle montre dans ses divers documentaires (*Bastion Point: Day 507*, *Patu!* et *Mana Waka*)

une grande force de persuasion, employant archives et entrevues dans un montage serré pour décrire des situations conflictuelles qui traînent souvent en longueur.

Des organismes transnationaux en cette ère de globalisation, telles l'Instance permanente sur les questions autochtones de l'ONU ou l'Organisation des peuples indigènes de l'Arctique, permettent des échanges et des tables rondes où sont présentées certaines de ces œuvres, comme *Le Peuple invisible* de Desjardins et Monderie. *Seitsemän laulua tundralta* (Sept Chants de la Toundra) de Markku Lehmuskallio et Anastasia Lapsui fut couronné du Grand Prix du Festival de Créteil en 2000 et fut récipiendaire *ex aequo* du prix Fipresci au festival de Palm Springs 2001. Coopération entre un cinéaste ethnologue finlandais et une artiste nènète, *Sept Chants* est une odyssée dans le temps et l'espace du peuple des Nènètes en Sibérie. Cette fiction très documentée permet donc à ces personnes de recréer des épisodes de leur passé plus ou moins récent.

En Amérique, le premier film réalisé par un autochtone serait *The Ballad of Crowfoot* du chanteur micmac canadien Willie Dunn sur le célèbre chef des Pieds-Noirs au XIX<sup>e</sup> siècle, Isapo-Muxika, en anglais Crowfoot, complainte écrite et chantée par le réalisateur, montée sur des images d'archives, et produite à l'ONF.

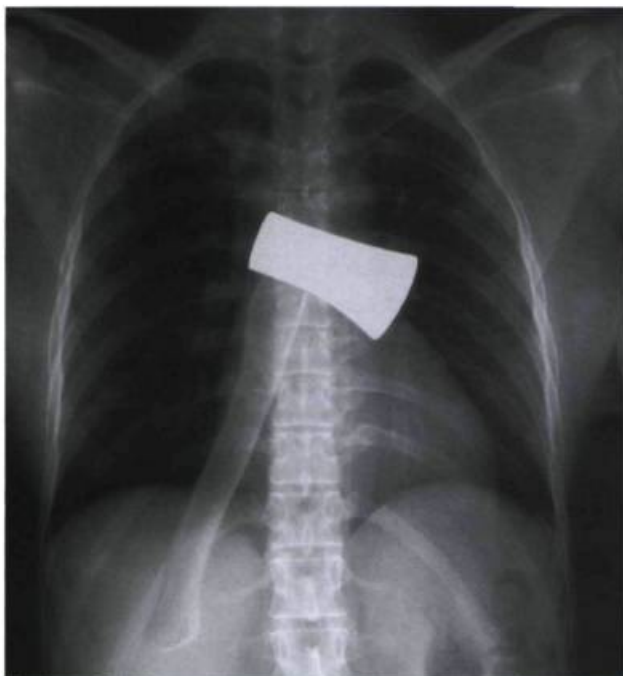
Le cinéaste qui, au Canada, fit le plus œuvre de transmission des valeurs autochtones est Arthur Lamothe. Français originaire de Gascogne, il fit rapidement sa marque avec *Les Bûcherons de Manouane*, portrait complet de ces travailleurs forestiers qu'il connaissait bien puisqu'il en avait été un en arrivant ici. Côté déjà des Amérindiens dans ce premier travail, il entreprit de les connaître et put ainsi ensuite construire une œuvre empathique et amicale, immense tant par sa portée que par sa durée. Dans ses films, l'Amérindien est traité d'égal à égal et les connaissances apportées par les anciens sont, par le biais du cinéaste et de son équipe restreinte de tournage, transmises tout d'abord à la communauté propre qui pourra en comprendre certains aspects plus sibyllins, mais aussi bien entendu à tous les spectateurs qui pourront ainsi voir, sur une longue période, vivre et penser des Montagnais hommes et femmes souvent proches par la distance et qui semblent si différents. *Ntesi nana shepen* (On disait que c'était notre terre), réalisé avec la collaboration de l'ethnologue Rémi Savard, gagne le prix L-E-Ouimet-Molson de l'Association québécoise des critiques de cinéma en 1975. *Mémoire battante* de 1983 contient aussi de nombreux moments de découvertes ethnographiques, dont une séquence d'augure de chasse qui souligne comment une culture ancestrale bien transmise peut amener à la connaissance intrinsèque du terrain et de ses habitants. Maurice Bulbulian s'est, quant à lui, distingué par ses *Chroniques de Nitinaht* où, pendant sept ans, à



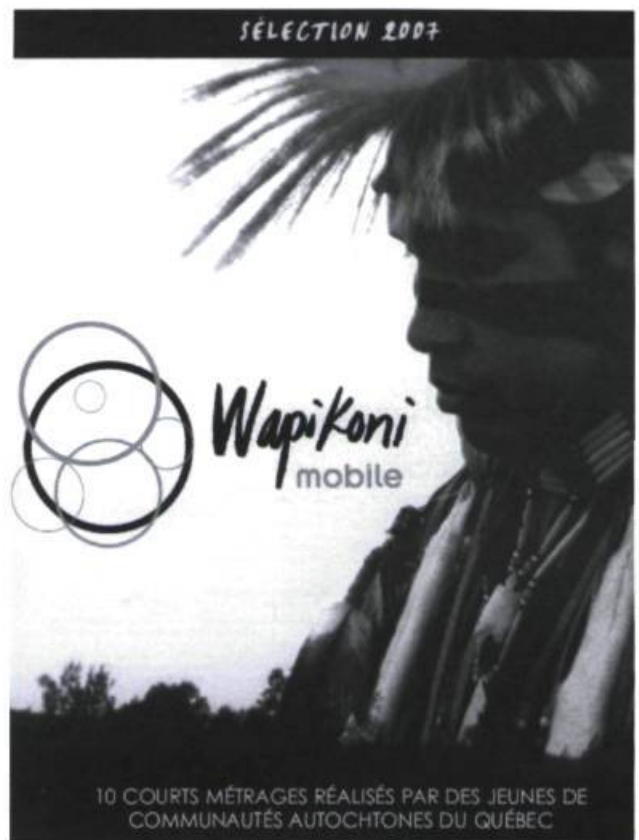
intervalles réguliers, il filma une communauté autochtone de l'intérieur de la Colombie-Britannique aux prises avec des problèmes d'agressions sexuels. Le langage est souvent cru, mais le documentaire semble avoir eu une valeur cathartique.

La convention de la Baie-James sur le développement hydroélectrique de la région a permis aux Cris de recevoir de l'argent qu'ils ont entre autres placé dans une compagnie d'aviation et qui leur a permis de créer Rezolution Pictures. Sise à Montréal, cette maison de production a déjà sorti deux documentaires importants, dont **One More River** de Neil Diamond et Tracy Deer, sur les négociations subséquentes de la Paix des Braves entre le gouvernement de Bernard Landry et les Cris. Ce film, en montrant la complexité des rapports entre les divers acteurs d'une communauté qui semble de loin assez homogène, s'est mérité le « Prix Pierre et Yolande Perrault de l'Espoir Documentaire » aux Rendez-vous du cinéma québécois 2005. De même, *Heavy Metal: A Mining Disaster in Northern Quebec* du même Neil Diamond montre les effets de la pollution due aux déchets toxiques d'une mine sur une communauté autochtone du Québec. Tracy Deer, quant à elle, a continué à montrer un talent certain fait de vivacité et d'ironie avec ses documentaires *Mohawk Girls* et *Club Native*. La chanteuse inuite québécoise Élisapie Isaac a démontré qu'elle avait d'autres flèches dans son carquois en tournant *Si le temps le permet*, portrait touchant de son village sous la forme d'une lettre à son grand-père.

Au Brésil et au Québec, par exemple, se sont constitués des organismes qui permettent à des Amérindiens du Nord ou du Sud de tourner leurs films en employant des minicaméras maintenant plus faciles d'utilisation. Vincent Carelli au Centro de Trabalho Indigenista de Sao Paulo par son programme de « Vidéos dans les villages » a permis à des Ikpeng et à



Chroniques de Nitinaht



d'autres nations de l'Amazonie de jeter un regard différent sur l'arrivée de l'homme blanc dans leurs contrées. Des actions comme celles-ci ont sûrement permis de sensibiliser la planète à l'impact de la déforestation de ces régions sur ces populations. De même au Québec, Wapikoni Mobile, lancé par la cinéaste Manon Barbeau en 2002 et appelé ainsi en hommage à une jeune leader autochtone Wapikoni Awashish de Wenotaci morte trop jeune, a permis, en créant un studio de création roulant depuis 2004 et des studios fixes dans certains villages, d'amener les conditions de création pour que des jeunes deviennent ensuite cinéastes ou auteurs-interprètes comme Samian. Dans le DVD de l'édition 2007, on peut surtout signaler l'*Amendement* de Kevin Papatie, sur la déperdition de la langue due aux pensionnats. Le titre fait allusion à un rapport du gouvernement canadien de 1895 préconisant l'assimilation par la langue. *Mobilisation Génération* de Mélanie Kistabish est, quant à lui, un rappel succinct des circonstances du traité n°9 pour les Abitibiwinni et un portrait amical de Fanny Wylde, avocate qui montre bien la diversité des acquis éducatifs des jeunes autochtones.

Par la création de chaînes de télévision autochtones telles que l'APTN, par la sensibilisation d'organismes tels que le *National Geographic* à la nécessité de donner une place aux voix différentes des peuples premiers, il est à parier qu'un tel survol dans une dizaine d'années montrera que beaucoup d'autres artistes autochtones auront pris leur place pour décrire le monde qu'ils habitent.